

Un théâtre nommé Shawinigan Entretien avec Philippe Gauthier

Marie-Andrée Brault

Number 115 (2), 2005

Théâtre hors les murs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Brault, M.-A. (2005). Un théâtre nommé Shawinigan : entretien avec Philippe Gauthier. *Jeu*, (115), 108–112.

Un théâtre nommé Shawinigan

Entretien avec Philippe Gauthier

Comment est né le Festival de théâtre de rue de Shawinigan (FTRS), dont vous êtes l'actuel directeur artistique et metteur en espace ?

Philippe Gauthier – C'est Yves Dolbec, président et directeur général, qui a lancé le Festival en 1997. Il s'occupait à l'époque de l'organisme « Rues principales », qui avait pour objectif de revitaliser le centre-ville. Les préparatifs ont commencé en juin alors que l'événement devait avoir lieu au début du mois d'août ! La programmation, orchestrée par Sylvie Beaulieu et Bryan Perro (aujourd'hui connu pour ses romans jeunesse *Amos Daragon*), s'adressait principalement aux enfants ; on y retrouvait du clown, de la commedia dell'arte, de la marionnette, peut-être douze à quinze spectacles déjà, présentés sur des scènes dispersées dans divers coins de la ville. Ce n'est qu'en 1999 et 2000 que les activités ont été vraiment centralisées.

Rémi-Pierre Paquin – codirecteur artistique – et moi avons été embauchés la deuxième année pour des emplois d'étudiants. Nous étions alors inscrits en théâtre à l'UQÀM. Dès le départ, Yves nous a véritablement fait confiance. Il a même eu l'audace de nous emmener en Europe, voir un peu ce qui se faisait comme théâtre de rue là-bas. Rencontrer un artiste comme Gérard Guyon de l'Illustre Famille Burattini, qui pratique du théâtre forain, a été déterminant. Sans ménagement, il nous a fait comprendre que nous pensions le théâtre de rue comme le théâtre en salle, notamment à cause de notre formation. Nous commençons à peine à réfléchir à cette pratique. C'est au fil du temps et des rencontres, en découvrant diverses façons de faire, que nous nous sommes construits nos propres repères.

Quelle est justement votre définition du théâtre de rue ?

P. G. – À un moment, je me suis beaucoup intéressé à la définition du concept, comme plusieurs autres d'ailleurs. Il n'y a qu'à regarder le nombre de travaux universitaires en France qui portent sur le théâtre, ou plus largement, les arts de la rue. Je crois que ce questionnement a été utile dans la progression du Festival, mais qu'il l'est moins maintenant. À la base, nous choisissons des artistes qui nous inspirent. Mais je dirais tout de même que le théâtre de rue, c'est une composition artistique qui s'immisce dans un contexte particulier qui n'est pas une salle, qui peut être transformé en salle si on le veut bien, mais qui n'a pas à l'être. Le contexte devient la scénographie. Le

Les Urbanologues
associés au Festival
de théâtre de rue de
Shawinigan en 2004.
Photo : JJRD.

théâtre de rue, c'est avant tout théâtraliser un lieu, en changer la définition. Mais il faut bien sûr avoir quelque chose à dire.

Parfois, le théâtre est là où on ne l'attend pas. Je pense notamment à l'installation réalisée par le sculpteur Yves Gendreau, du centre d'essai en arts visuels le 3^e Impérial de Granby, lors de son passage au Festival en 2003. Il travaillait avec de longs bâtons en bois et échafaudait une structure, presque une habitation, sur le toit d'un édifice qu'il devait donc escalader. Or, à certains moments, il y avait 500 personnes qui le regardaient d'en bas. Il devait monter, descendre, monter, parce que les gens attendaient qu'il se passe quelque chose ! Sa performance l'obligeait aussi à passer par un balcon. Une femme qui habitait l'immeuble s'y est assise pour le regarder travailler.

Ce genre de moments inattendus est très intéressant. On se dit alors : « Tiens, ça peut aussi être ça, du théâtre de rue... » La locataire faisait partie intégrante de l'œuvre, comme le public, la foule, fait partie intégrante du théâtre de rue.

L'intégration des arts visuels au FTRS vous semblait-elle aller de soi ?

P. G. – Plusieurs pratiques, au fil des ans, ont trouvé leur place au Festival : il y a eu des artistes de cirque au début, il y a eu également de la musique. Les artistes visuels ont été intégrés beaucoup plus récemment. Ils ont un sens aigu de l'espace et du lieu qui convient bien au type d'événement que l'on cherche à créer. Pour tous les projets toutefois, une question se pose : celle de la pertinence dans un contexte de foule. Le nombre offre plusieurs possibilités, mais il est aussi un défi.

Comment, en effet, conjuguer certaines pratiques plus « pointues » avec le contexte d'un festival populaire ?

P. G. – C'est sans doute l'esprit de fête, le contexte festif lui-même qui attire la foule. Combien de gens viennent vraiment pour voir un spectacle ? De prime abord, ils recherchent un divertissement. Il est donc important d'avoir un grand événement, une production qui rassemblera tout le monde. Mais nous pouvons profiter de l'occasion pour faire d'autres propositions. Que les gens aiment ou non ce à quoi ils assistent, c'est l'expérience en soi qui prime, avec les commentaires et les réflexions qu'elle suscite, les sensations qu'elle provoque.

Un spectacle comme l'Homme idéal, où les femmes étaient invitées à un tête-à-tête avec un homme dans la salle de bain d'un appartement de la 5^e rue afin d'assouvir un désir (le voir exécuter un strip tease ou lui mettre une tarte à la crème au visage, par exemple), a d'ailleurs suscité de nombreuses réactions, tant chez les femmes qui attendaient en file que chez celles qui



ressortaient. Il y avait de la fébrilité et de l'excitation dans l'air... En fait, observer le public était un spectacle à part entière.

P. G. – Je n'ai pas « vécu » ce spectacle, qui était réservé aux femmes, mais le mari d'une participante a fait un scandale. Les règles étaient pourtant claires : ce n'était pas pour les enfants, et chacune était libre d'y aller ou non. Vraisemblablement, cet homme a vécu quelque chose. Il ne reviendra peut-être pas au FTRS, mais il va en parler ! Les productions en intérieur comme *l'Homme idéal* ou *la Tache*, du Théâtre de la Pire Espèce, permettent un autre genre de rapport avec les spectateurs. Ceux-ci peuvent être plus réceptifs et plus actifs, alors que souvent, dans la rue, ils passent... J'aime cette cohabitation des très grandes et des très petites productions.



La Tache mettait en scène des phénomènes étranges ; Petites Détresses humaines et autres maux de Catherine Sylvain faisait évoluer des créatures bizarres et difformes. Les univers que vous présentez me semblent souvent éloignés d'un certain réalisme pourtant très présent dans la dramaturgie actuelle. Est-ce une ligne directrice que vous vous êtes donnée ?

P. G. – L'irréel qui côtoie le réel, la folie, l'imaginaire, ne point y vouloir de réalité, ça nous intéresse. Théâtralement, les personnages élaborés par Catherine Sylvain sont très parlants, forts, magiques. Le réalisme, lui, est partout, à la télé notamment. Mais il ne s'agit pas d'une direction que l'on cherche à donner au Festival. C'est surtout le hasard. Les coups de cœur guident nos choix : des coups de cœur pour des projets que des artistes ont réalisés, des idées qu'ils ont eues. Nos rencontres et les références qui nous sont faites comptent pour beaucoup.

Pour élaborer notre programmation, nous essayons de former un tout en nous donnant une thématique. L'an dernier, c'était « États d'habiter » ; en 2003, « Nouveau[x] territoire[s] ». Ce qui nous guide pour l'édition 2005, c'est l'idée de ville corporelle, de la ville comme un corps vivant et sensible, en essayant d'éviter les clichés. Le danger est d'imposer avec trop de force la thématique aux créateurs. Mais le défi et le bonheur avec les manifestations, c'est de les orchestrer, de provoquer des hasards. Par exemple, l'an dernier, Florent Cousineau a conçu une immense salle de bain : il pleuvait sur les passants, mais c'était aussi une douche. On a intégré à cette installation le spectacle *la Traversée de l'Atlantique* du Théâtre des Deux Marie. Le plaisir intervient dans la mise en espace de tous ces projets, dans les échos qui se créent.

À l'avenir, nous aimerions développer cette veine. Comment chaque élément peut-il entrer en interaction avec les autres, comment peut-il participer à l'ensemble ? Dès cette année, nous diminuerons le nombre de créations afin de mieux les marier, de mieux jouer avec l'espace et le contexte particulier qu'offre Shawinigan ; il y aura

Générik Vapeur au Festival de théâtre de rue de Shawinigan en 2004.
Photo : JJRD.



environ une quinzaine de propositions faites au public (il y en avait près de cinquante l'an dernier !). Nous souhaitons faire du « sur mesure » pour l'endroit.

Est-ce vraiment possible de concevoir un événement dans cette perspective au Québec ?

P. G. – C'est difficile dans la mesure où la pratique du théâtre de rue n'est pas aussi bien implantée ici qu'en Europe, qu'en France plus particulièrement. Combien d'artistes s'y consacrent au Québec ? Il y a peu de soutien et pas de lieu de diffusion pour ce type de théâtre. Les gens peuvent se produire dans le contexte d'un festival comme Juste pour rire, mais c'est déjà autre chose.

Nos discussions avec Pierre Layac et Jacques Quentin, anciennement directeurs de l'événement Chalon dans la rue, nous ont amenés à réfléchir à l'idée des lieux de fabrication, si importants en France. À Chalon-sur-Saône, il y a l'Abattoir qui joue ce rôle. Et du côté de Marseille, il y a une concentration d'activités, de compagnies ; c'est le centre international des arts de la rue, des arts urbains. La question revenait sans cesse chez Layac : « Pourquoi n'avez-vous pas un lieu de fabrication ? » Nous en avons eu envie, mais cela prend beaucoup d'argent et une activité significative. Peut-être que cela pourrait être envisageable, éventuellement, d'approcher quatre ou cinq compagnies afin qu'elles s'installent pendant un mois pour élaborer et mettre à l'épreuve leurs idées dans la ville. L'idée serait d'offrir les meilleures conditions de production possibles.

Le fait que le Festival ne soit pas produit dans une grande ville comme Québec ou Montréal facilite-t-il les choses ou les complique-t-il ?

Petites Détreuses et autres maux de Catherine Sylvain, spectacle présenté au Festival de théâtre de rue de Shawinigan en 2004. Photo : JJRD.

P. G. – L'avantage de réaliser un événement en région, c'est l'esprit d'appartenance que nous retrouvons tant à la mairie que chez les citoyens ou les commerçants. Le fait de prendre possession d'une rue – d'une cellule active de la ville – et d'en bousculer les fonctions premières demande une connaissance des gens qui y travaillent ou qui y vivent. Dans les grands centres urbains comme Montréal ou Québec, je ne suis pas convaincu qu'on retrouverait cette même convivialité, du fait que les gens ne se connaissent que très rarement. Nous sommes chanceux : avec la ville de Shawinigan, il y a une collaboration, une complicité, donc des accommodements indispensables à l'achèvement adéquat d'un festival de théâtre de rue.

En France et en Belgique, ce sont souvent de petites et moyennes villes qui accueillent les festivals et les événements. Mais alors qu'ici il n'y a, sauf erreur, que le FTRS, là-bas, il y a au-delà de 150 événements...



Évidemment, la logistique n'est pas simple quand il y a 200 artistes qui débarquent en même temps ! Pour coordonner tout ça, nous avons cinq ou six employés saisonniers, une trentaine de personnes qui constituent l'équipe technique durant la semaine du Festival et, il va sans dire, des bénévoles.

Est-ce que le théâtre de rue pourrait être viable en dehors d'un festival ? La gratuité qu'il implique est-elle un obstacle à sa survie ?

Dans les rues, c'est difficile de faire payer les gens. Toutefois, si le spectacle est présenté dans un appartement, dans une usine, dans une salle de bain, il peut très bien y avoir un prix d'entrée. Évidemment, les profits seront presque inexistants, mais c'est la même chose pour les jeunes compagnies qui se produisent dans de petits théâtres, même dans des salles établies. C'est alors le désir de créer qui doit primer.

Nous sentons avec le Festival, mais aussi avec d'autres événements, comme des biennales artistiques, qu'il y a actuellement une envie d'envahir l'espace urbain, l'espace public, dans plusieurs domaines artistiques. Il y a un effet d'entraînement, presque de mode. Peut-être est-ce un cycle. Peut-être reviendra-t-on à des salles conventionnelles. Mais les créateurs sentent le besoin d'aller à la rencontre des gens, de trouver un autre moyen de s'adresser à eux. L'installation de Mario Duchesneau lors de la dernière édition en est un exemple. En recouvrant littéralement le stationnement étagé de vêtements, il a suscité des discussions chez les gens pendant la préparation, avant et pendant le Festival. Plusieurs personnes allaient même se choisir des vêtements dans les tas disposés par terre. Étaient-elles conscientes de prendre une part active à un événement par leur geste ? Je ne sais pas. Mais il y a là une rencontre et une expérience que la rue seule peut offrir. **■**

Manifestation de Mario Duchesneau au Festival de théâtre de rue de Shawinigan en 2004. Photo : JJRD.

